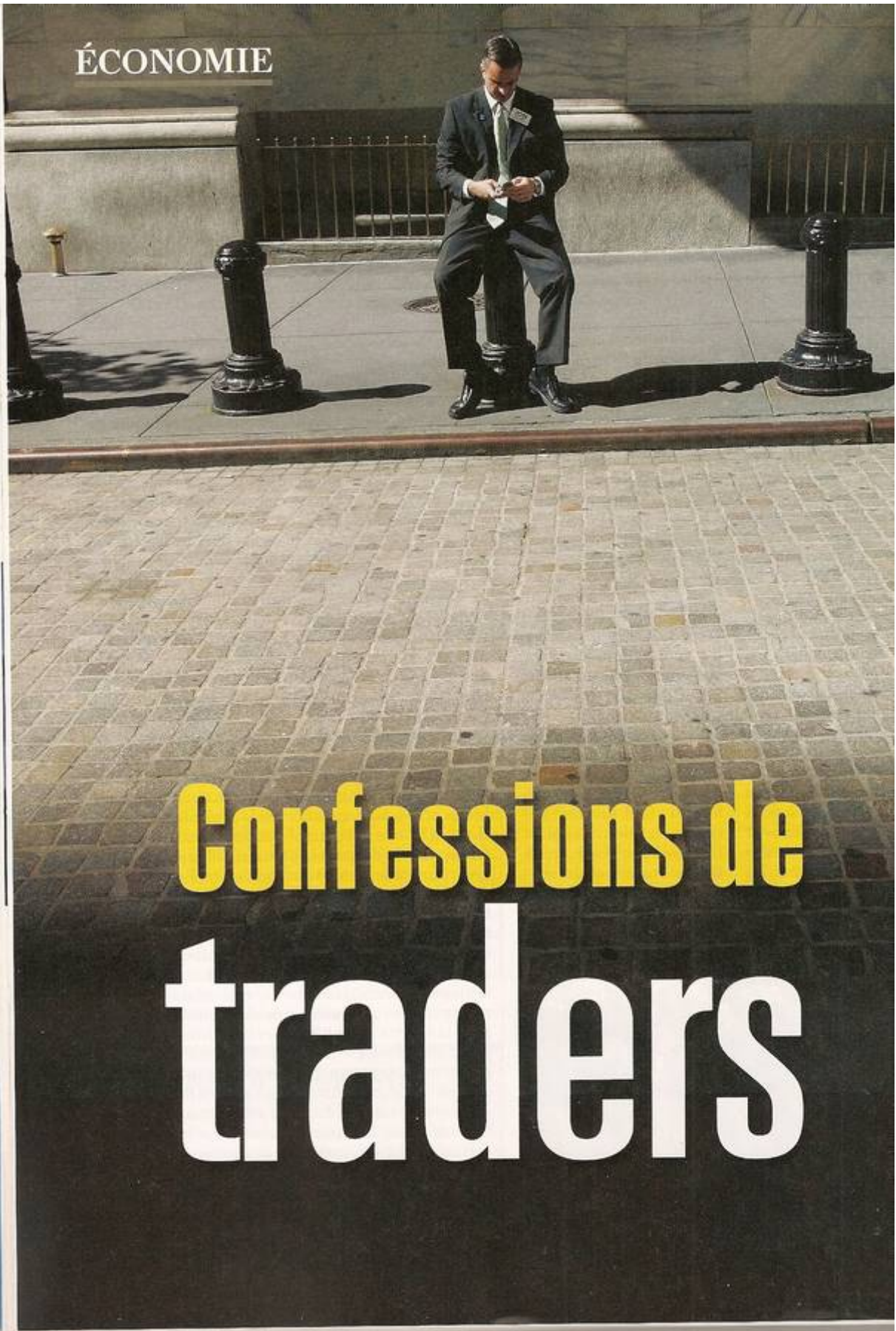


ÉCONOMIE



# Confessions de traders

Licenciements massifs, bonus en berne et pluie de critiques : le métier des enfants gâtés de la finance n'est plus ce qu'il était. Repentis, rangés des voitures ou toujours en activité, ils témoignent.

**BENJAMIN MASSE-STAMBERGER**

**M**algré le ciel sans nuages, il y a de l'électricité dans l'air de la City, en cette journée londonienne printanière du 2 avril. Sommet du G 20 oblige, les militants altermondialistes sont venus nombreux se regrouper autour de Threadneedle Street, où siège la Banque d'Angleterre. Une vieille dame élégante proteste contre la prolifération nucléaire, de jeunes Anglaises à piercings déroulent une banderole dénonçant le « G 20 et sa police », tandis que des punks crient « Honte ! » pour protester contre la mort de l'un d'entre eux, survenue après la manifestation de la veille. Des échauffourées avaient alors opposé les deux camps, tandis que les protestataires avaient brisé des vitres de la Royal Bank of Scotland et pendu aux feux de signalisation un mannequin de cire figurant un banquier. Pour éviter les dérapages, les établissements financiers ont donné des consignes strictes à leurs traders : laisser dans la penderie leur costume rayé Hugo Boss, leur pantalon à pinces Paul Smith et leurs Church à 600 livres. Certains, venus en jean et tee-shirt, rasent les murs. Mais d'autres se sont contentés de mettre leur uniforme du week-end : polo Ralph Lauren, pantalon en toile et *Financial Times* sous le bras, ils ne passent guère inaperçus...

Les temps sont durs pour les traders. Voilà quelques semaines encore, ils étaient les maîtres de l'univers, accumulant avec la même désinvolture vorace voitures de sport, conquêtes

## « Cette volonté désespérée de gagner »

Geraint Anderson, auteur de *Cityboy. Confessions explosives d'un trader repent* (Balland, 2009)

« Quand on me demande quel est le trait de caractère qui nous décrit le mieux, nous les traders, on s'attend en général à ce que je réponde un truc du genre : notre monstrueux égoïsme à effrayer un Hannibal Lecter, ou notre insatiable besoin d'exploiter le monde à dégoûter un Gengis Khan. Bien qu'on puisse, hélas, retenir aussi ces deux défauts contre nous, notre véritable point commun, c'est cette compétitivité à choquer le champion cycliste Lance Armstrong. Pour nous, en effet, tout est propice à l'affrontement, qu'il s'agisse d'une partie de squash, de nos capacités intellectuelles, de la taille de notre compte en banque ou de nos bijoux de famille, ce dernier point sous-tendant, bien sûr, tous les autres. J'affirme même que parier et investir, les deux grandes activités de la City, mêlent à la perfection sur-enchère intellectuelle et récompense financière, et c'est bien cela qui nous séduit, pauvres dupes que nous sommes. [...] Seule cette volonté désespérée de gagner, soi-



gneusement entretenue et catalysée par un profond sentiment d'insécurité, peut expliquer pourquoi les travailleurs de la City se lèvent chaque jour à 5 h 30 du matin et bossent plus de soixante-dix heures par semaine alors que la vie est si courte. Les gens satisfaits et sûrs d'eux ne veulent pas d'une existence aussi absurde. »

féminines et millions de dollars. Mais il aura suffi d'une poussière, les prêts *subprimes*, pour que le carrosse de l'économie mondiale se transforme en citrouille. Le 15 septembre 2008, c'est en larmes, et emportant pour tout bagage de simples cartons, que les jolis garçons de Lehman Brothers quittaient la banque, déclarée en faillite.

### Plus de 500 000 emplois sabrés en quelques mois

Depuis lors, les traders sont aussi déraisonnablement voués aux gémonies qu'ils ont été portés aux nues. Accusés d'avoir joué – et perdu – l'argent du contribuable au grand casino des marchés financiers. Cibles

de critiques et moqueries en tous genres : des publicitaires qui les parodient en alcooliques anonymes, incapables de contrôler leurs pulsions spéculatives, aux étudiants réclamant « moins de traders et plus de chercheurs », en passant par Nicolas Sarkozy qui, le 5 février dernier, stigmatisait « le système de rémunération de ceux que l'on appelle les traders, ces jeunes gens qui jouaient à spéculer, [ce qui a conduit] à la catastrophe que l'on sait ». Jusqu'au *Journal de Mickey* : dans une récente aventure de Donald, Onc' Picsou, en colère contre son neveu, se met à l'invectiver : « Espèce de déséquilibré, sabordeur... trader ! » >>>

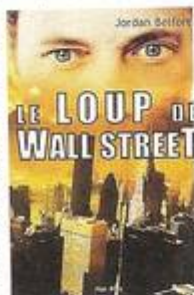
## « J'étais prêt à tout »

Jordan Belfort, auteur du  
*Loup de Wall Street* (Max Milo)

« J'ai toujours eu un besoin de gratification instantanée : j'ai mis très longtemps avant de comprendre que les bonnes choses prennent du temps. Je voulais désespérément devenir riche le plus rapidement possible, et pour y parvenir, j'étais prêt à tout. La preuve que le système dysfonctionne, c'est qu'il encourage ce type de comportements, en offrant trop d'argent, trop vite. Le fond du problème, c'est que la vie à Wall Street est vide. Vous ne créez rien, vous n'avez pas la fierté du travail bien fait. Alors, vous achetez une Ferrari, et cela comble le vide pour quelques jours, et ensuite vous en achetez une autre, et puis une grande maison, et une encore plus grande... Vous dépensez tout ce que vous gagnez, et vous n'avez pas de réelle satisfaction. C'est comme une



MAX MILO EDITORS



drogue : vous êtes à chaque fois plus désespéré, et vous êtes prêt à faire de plus en plus de choses pour pouvoir gagner toujours davantage. Y compris, parfois, comme moi, à franchir la ligne jaune. Dans le business du prêt hypothécaire, presque tout le monde était devenu corrompu, d'autant qu'il n'y avait aucune régulation. C'est pour cela que, quand tout a fini par exploser, cela ne m'a pas du tout étonné... »

>>> Mais les ennuis des *golden boys* ne se limitent pas à ces jets de tomates. Le rapport de forces avec leurs employeurs, qui leur était jusque-là extrêmement favorable, s'est inversé à la vitesse de l'éclair. En quelques mois, ce sont plus de 500 000 emplois qui ont été sabrés, à New York, Londres et Paris, dans le secteur de la finance. Le marché de l'emploi est totalement gelé, au point que l'université Paris-Dauphine vient de décider de fermer temporairement son master 203, l'une des plus prestigieuses formations du métier. Quant à ceux qui ont gardé leur job, ils vivent souvent dans la terreur de la sonnerie du téléphone, qui peut les avertir à tout moment qu'ils vont à leur tour devoir faire leurs cartons.

« Aujourd'hui, le bonus, c'est de conserver son emploi. » Dans les salles de marché, la formule revient en bou-

cle dans les conversations. « Compte tenu des circonstances, la plupart sont prêts à comprendre que leurs primes soient en forte baisse », confirme Eugène Burghardt, responsable d'activités de marché. Pour 2008, les parts variables sont, selon l'Agefi, en chute de 50 à 60 % par rapport à l'année précédente. De quoi réfrigérer l'ambiance déjà bien fraîche des salles de marché.

« D'autant que beaucoup ont cru que les bonus mirobolants étaient éternels, témoigne Sébastien\*, trader dans une grande banque française à Paris. Du coup, ils se sont mis de gros crédits sur le dos, qu'ils ont aujourd'hui le plus grand mal à rembourser. » Pour la première fois depuis un siècle, un prêteur sur gages a même fait son apparition dans la City le mois dernier, qui récupère les Rolex et les Breitling des traders en manque de liquidités.

La potion est d'autant plus amère que, dans la panique qui a suivi l'effondrement des marchés, les versements de bonus ont donné lieu à moult acrobaties, sans grand rapport avec l'objectif initial de récompenser la performance. Ce fut, par exemple, le cas chez Merrill Lynch, reprise l'an passé par Bank of America après avoir affiché 27 milliards de dollars de pertes. Cet épisode n'a pas empêché John Thain, l'ancien PDG de Merrill Lynch, de verser secrètement 3,6 milliards de bonus aux hauts cadres de la banque, alors que ceux de Bank of America ont dû se serrer la ceinture.

## « Ceux qui restent sont dans des scénarios de survie »

Les traders sortent groggy de ces huit mois de tempête financière. « Pour beaucoup, la période est d'autant plus violente qu'ils n'avaient jamais eu l'occasion de se remettre en question », témoigne Bénédicte Haubold, fondatrice d'Artele Conseil, engagée en urgence par deux banques françaises pour conseiller des managers dépassés par les conséquences de la crise sur la psyché de leurs troupes. « Les traders qui restent sont dans des scénarios de survie, ajoute-t-elle. Ils ont recours à des mécanismes de défense très archaïques et brutaux. » En clair : chacun pour soi. Et si certains font le gros dos en attendant de voir une hypothétique lumière au bout du tunnel, l'heure, pour beaucoup, est à la remise en cause. Ceux qui ont déjà constitué leur pelote bifurquent souvent vers des secteurs de la finance moins stressants, comme la gestion d'actifs. Certains s'envolent vers le Moyen-Orient ou l'Asie, où quelques recrutements ont encore lieu. D'autres, enfin, plus rares, en profitent pour se lancer dans une activité considérée comme plus constructive, plus créative ou plus utile. Tel ce trader parti rejoindre une ONG au Kenya. Pour tous ceux-là, les bonus ne font définitivement plus partie du paysage... ● B. M. S.

\* Les prénoms ont été modifiés pour préserver la confidentialité des personnes interviewées.

ITINÉRAIRE D'UN MOINE TRADER :  
 NOTRE VIDEO SUR > WWW.LEXPRESS.FR

## « Mes parents trouvent cela fou »

Xavier\*, trader français employé chez Nomura (ex-Lehman), à Londres

« Le jour de la chute de Lehman, j'étais en voyage de noces. J'ai reçu des SMS me prévenant que la banque était tombée : ça a un peu gâché la fête ! On m'a raconté que les dirigeants avaient dit aux gens de prendre leurs affaires et de rentrer chez eux, qu'il n'y avait plus d'argent dans les caisses pour les payer. Après, on en a parlé avec nos conseils, qui nous ont dit de continuer à venir au bureau tous les matins, pour qu'on ne puisse pas être considérés comme déserteurs. Au bout de dix jours, on nous a annoncé que l'on était rachetés par Nomura. L'ambiance était épouvantable, parce que l'on savait que certains d'entre nous seraient virés. Tout le monde disait : "C'est génial d'être repris par Nomura", et, en même temps, chacun multipliait les entretiens à l'extérieur pour essayer de se trouver un point de chute. Finalement, ils ont repris les deux tiers des 750 salariés, et ils ont garanti nos bonus pour 2008. Au final, par rapport à tous ceux qui, par la suite, ont été virés dans d'autres banques, on s'en est plutôt pas mal sortis. Mais quand je raconte tout cela à mes parents, ils trouvent que c'est complètement fou... »

## « 40 000 livres perdues au black jack ! »

Stéphane\*, trader français travaillant dans une banque américaine de la City

« Quand je suis arrivé à Londres, il y a trois ans, le marché était en plein boom, tout le monde gagnait beaucoup d'argent, on montait des deals avec des effets de levier énormes, et ça passait à chaque fois. Tout le monde claquait énormément d'argent en voitures de sport, Dom Perignon, vacances aux Maldives... J'ai vu un ami perdre 40 000 livres en un soir au black jack ! Il le regrette un peu aujourd'hui. Ça a commencé à aller mal à l'été 2007, et puis, à partir de septembre dernier, tout s'est mis à dégringoler, les bonus ont été rognés de moitié, et beaucoup de gens ont perdu leur boulot. Depuis, nous sommes critiqués de toutes parts. Mais les traders ne sont pas responsables de la crise, ils ne sont qu'un maillon de la chaîne, ce ne sont pas eux qui ont pris les décisions. C'est comme dans une équipe de football : si la stratégie n'est pas bonne, vous changez l'entraîneur, pas les joueurs ! On veut baisser nos rémunérations, mais cela ne sert à rien : si on fait ça, on ira juste bosser ailleurs... »

